

L'IMPOSTURE ET L'ILLUSION DU VIVRE-ENSEMBLE DANS *SOUFFLE COURT ET SI TU SAVAIS DE KOUMÉALO ANATÉ*

Mawaya TAKAO
Université de Kara, Togo
takawaya@gmail.com

Résumé : Le vivre-ensemble résonne sur toutes les lèvres mais la réalité en est autre chose. Si l'homme est un être social à qui incombe la vie communautaire, le vivre-ensemble reste un vœu pieux car l'homme, dans son état de nature, inhibe toutes les possibilités du vivre-ensemble et se montre prédateur à l'altérité. Anaté Kouméalo à travers ses deux recueils de poèmes : *Souffle court* et *Si tu savais*, entonne l'hymne à la vie. Elle reste obsédée qu'au-delà de l'obscur endurcissement de l'homme à la jouissance des folies malsaines, il reste ouvert à l'épiphanie de la solidarité, à l'amour, à la vie. Ces deux recueils posent l'épineux problème du vivre-ensemble. Comment la vie est-elle possible dans le désamour ? Notre article a pour objectif de montrer l'impossibilité du vivre-ensemble quand le désamour est au rendez-vous. Mais l'homme possède la capacité de construire des paradigmes de réconciliation, de pardon, d'amour et de solidarité où la volonté du vivre-ensemble est bâtie sur la qualité des relations interpersonnelles et inter- et intra-institutionnelles. Notre travail s'appuiera sur la psychocritique de Charles Mauron pour mener l'analyse littéraire. De cette analyse, il ressort que la poétesse reste obsédée par l'amour, la solidarité, comme les véritables moyens capables de transcender le mal être ambiant pour transfigurer l'homme en une mère gardant dans les yeux, la sollicitude et la tendresse de la mère à l'enfant favorable au vivre-ensemble dans la quiétude.

Mots-clés : vie, vivre-ensemble, valeurs humaines, désamour

THE DECEPTION AND THE ILLUSION OF LIVING TOGETHER IN SHORT *BREATH AND IF YOU KNOW BY KOUMÉALO ANATÉ*

Abstract : Living together resonates on everyone's lips, but the reality is something else. If man is a social being who is responsible for community life, living together remains a pious wish because in his state of nature he inhibits all the possibilities of living together and is predatory to otherness. If Anaté Kouméalo, through these two collections of poems : *Souffle court* et *Si tu savais* sings the hymn to life remains obsessed that beyond the obscure hardening to the enjoyment of unhealthy follies, it remains open to the epiphany of solidarity to human life. These two collections raise the problem of living together. How is life possible in disenchantment ? My article aims to show the impossible fracture of living together when the disenchantment is at the rendez-vous. However, man has the ability to build paradigms of reconciliation, forgiveness, love and solidarity where the will to live together is built on the quality of interpersonal, and inter and intra-institutional relationships. My work is based on the psychocriticism of Charles Moron to carry out the literary analysis. The results show that the poetess remains obsessed with love, the solidarity capable of transcending the ambient malaise to transfigure man into a mother keeping in her eyes solicitude and tenderness of the mother to the child for a peaceful living together.

Keywords : life, living together, human values, disenchantment

Introduction

La vie et surtout celle qui rassemble les hommes et les femmes dans une harmonie de convivialité, d'unité, voire d'homogénéité dans la désharmonie des différences sans pour autant rompre l'équilibre et la quiétude du vivre-ensemble s'enracinent dans l'amour comme le don de soi, le pardon, la tolérance et la solidarité. Toutes ces vertus constituent le socle du vivre-ensemble. Anaté Kouméalo, très éprise du vivre-ensemble dans l'harmonie, entonne dans ses recueils de poèmes *Souffle court* et *Si tu savais*, un hymne à la vie, au pardon, à l'amour à l'altruisme comme étant les remparts ou les boucliers contre le désamour, la méchanceté, l'ermitage voire le non-viable. Ses œuvres poétiques renferment les germes d'une épiphanie du vivre-ensemble, ce à quoi rêve la poétesse et qui devient la source ou le fantasme de son écriture poétique. L'amour triomphe sur la fêlure et le mal être de la vie. Il se trouve au centre des relations pour régénérer la vitalité et la beauté du monde. En quoi le vivre-ensemble constitue-t-il le sens de la vie ? Mieux encore, comment le vivre-ensemble produit-il l'harmonie salvatrice vivifiante et promouvant le renouvellement de la vie ? Le cadre théorique et méthodologique de notre analyse s'appuie sur la psychocritique de Charles Mauron. La démarche psychocritique vise certainement à relever et à analyser, dans la totalité de l'œuvre d'un auteur un ensemble associatif d'analogon ou un réseau d'images constantes, fréquentes, un foyer ou un réseau de « *métaphore obsédante* » afin de révéler la personnalité inconsciente de l'écrivain dissimulée dans l'écriture. Notre démarche s'articulera autour de deux points. D'abord nous nous fonderons sur la métaphore du mal-être ambiant qui inhibe le vivre-ensemble. Ensuite, nous aborderons l'amour en ses différentes variations comme étant le souffle inconditionnel du vivre-ensemble, ce à quoi rêve la poète, en dépit des flétrissures du désamour.

1. Le mal- être ambiant

Le mal-être est depuis toujours et de plus en plus à l'ère de la modernité, la désillusion du vivre-ensemble qu'offre nos sociétés modernes ayant trahi les espérances de la rédemption où des situations quotidiennes dévoilent les ambiguïtés de l'être humain, ce qui autorise à penser que le mal domine le monde ou que l'humanité est prise au piège du mal.

1.1 *L'univers chaotique de la vie sociale*

Chez le poète qui nous intéresse ici, le mal semble prendre le dessus et le cœur de l'homme rempli de rancœur, de mal, source nourricière du chaos et de la déconstruction de l'harmonie de l'univers. L'homme se présente sous un faux visage, tronquant son humanité par un jeu sournois de cache-cache. Le poète à travers ces deux recueils dévoile le mal au cœur de l'homme qui s'adonne à cœur joie à la frénésie des morts vivants. La thématique de l'homme pervers à s'obstiner dans l'ignominie reste une hantise du poète. Les recueils de poèmes *Si tu savais* et *Souffle court* offrent un univers chaotique, un spectacle d'horreur répugnant témoignant du non vivable de l'inhumanité que couvent les cœurs des hommes empreint d'un sadisme maniaque,

un cynisme copieux, terreau fertile du mal-être, du mal-vivre que ressasse la poétesse dans une lancinante et douloureuse évocation des jeux dangereux auxquels l'inassouvissement de l'homme l'installe. Le recueil de poésie « *Si tu savais* » apparaît donc comme une illustration de la noirceur, de la perversion de l'homme que le poète assume la rédemption :

Depuis son diplôme en innovation sexologique
Mon monde est immolé sur l'autel de sa libido
Le brouillard épais de son verbe fantasmagorique
N'a d'égal que l'épaisseur de mon ignorance d'ado
Depuis qu'il m'apprend de force le langage des grands
Il a ravi mon innocence et pipé mon langage d'enfant
Le couvrant de la rouille d'une histoire mensongère
Ecrasant ma vie sous la honte et la colère

(2020, p.15)

Cette perversité a broyé la vie innocente et a imprimé le destin tragique aux âmes innocentes ne demandant que la liberté de vivre. L'homme devient un éteignoir de la vie, de l'espoir et de l'espérance. La poétesse obsédée par la perversité des hommes, la boulimie, la méchanceté qu'ils couvent en paraissant être des agneaux alors qu'ils ne sont que des « portes ouvertes » (2020, p.23) où le chaos et le dérèglement qu'ils incarnent n'a d'égal que « la noirceur de leur âme qui est le plus grand drame de l'univers asservi » (2020, p.17). Les deux recueils constituent un lieu où l'essentiel du discours poétique est centré sur la dimension bestiale de l'homme défavorable au vivre-ensemble. Cette récurrence au mal que suggère le poète par des images métaphoriques et des connotations exprime le désaveu et le rejet à l'inclination au mal :

Si tu savais comme j'ai grandi vite Maman
Labourée et ensemencée sans permission
Par ceux qui se servent sur des terrains vierges
Qui prennent toujours sans jamais demander
Des gens dits respectables et respectés
Qui changent des petites filles en femmes

(2020, p.13)

Le mal devient un fantasme, une obsession qui obstrue la vision du vivre-ensemble au point de devenir la hantise du poète. Ainsi, le recueil de poème *Si tu savais* tout comme *Souffle court* est une poésie centrée sur le bon sens afin d'affirmer la primauté des valeurs humaines sur le mal-ambient. Le mal obstrue l'horizon d'un jour nouveau. Il est une « porte ouverte » (2020, p.23), se servant des autres, jouant avec la vie des autres, comme le dit bien le poète lui-même :

Tu adores jouer
Comme un enfant ou comme un chasseur
Jouer avec le feu jouer avec la vie des autres

(2012, p. 38)

La poésie devient sous la plume de la poétesse, une hymne, un cantique à la vie, un rempart contre des conspirations sordides des meurtrissures, de l'hybris meurtrière gangrénant le cœur de l'homme. L'écriture poétique de Kouméalo scrute la face

bestiale de l'homme où s'ouvre la démence d'un monde en déliquescence constituant la face cachée de notre monde moderne qui pactise avec le mal et s'en accommode à subir les raffinements cruels tels que le révèle ces évocations :

un cœur saigne une terre saigne sous le coup d'impitoyables épées Un cœur en deuil une terre en deuil sous l'arbre d'impuissance d'un monde absurde qui s'établit en maître sur chaque nervure brindille grain de sable Rêve vain d'un village fantôme qui n'a pas de nom.

(2012, p. 45)

En superposant les deux recueils « *Si tu savais* » et « *Souffle court* », le réseau obsédant qui revient, met en évidence « le mythe personnel » de A. Kouméalo, à travers les mots, les expressions, les images, tels que : [« Un rayon lumineux qui transperce les armures, illumine les cœurs et les regards d'un sourire » (2020, p.37) ; « Tel un rayon de soleil, une braise incandescente transperce l'armure du cœur » (2012, p.24)] ; « Prenez de la hauteur comme l'épervier pour observer l'ennemi derrière sa montagne réelle ou dressée dans le pays de cocagne » (2020, p.33) ; « Monter très haut et faire le tour du monde avec le soleil . Toujours plus haut pour entonner avec les anges, le chant d'une félicité sans fin » (2012, p.20)] ; [« Ecrire son paradis » (2020, p.39-40) ; « Au seuil du paradis » (2012, p.35)] ; [« Ainsi va la vie ; la vie n'est pas ; Leçon de vie » (2020, pp.17-21) ; « Un souffle passe ; Le souffle, Je t'ai attendu toute la vie » (2012, pp.24-27 ; p.37)] ; [« l'amour, l'Amour, aimer » (2020, p.18 ; p.22, p.27, p.38, p.39, p.43, p.46, p.45, p.54) ; « amour, Amour, amoureux, aimer » (2012, p.16, p.19, p.21, p.22, p.37, p.41, p.46, p.47, p.48, p.49, p.50,)] ; [« L'amour à vivre, antidote de l'horreur » (2020, p.18) ; « Aimer pour ne pas périr car l'amour sauve et vivifie » (2012, p.41)] ; [« cœur » (2020, p.18, p.25, p.30, p.37, p.42, p.43) ; « cœur » (2012, p.19, p.24, p.34, p.40, p.45, p.46,)] de manière consciente ou inconsciente qui trahissent son obsession à l'amour, seul remède à venir à bout du mal en transfigurant les cœurs des hommes siège de toute aspiration. La psychocritique, telle que présentée par Charles Mauron, se révèle être à la fois comme une théorie de la création littéraire et comme une méthode critique d'analyse des textes. Elle se focalise particulièrement sur la personnalité inconsciente de l'auteur. Au regard du corpus, la poétesse reste obnubilée par la tragique destinée de l'humanité orchestrée par des ombres malfaisants obscurcissant la vie. L'écriture fantasmagorique de la personnalité inconsciente de la poétesse devient la source poétique comme le dit B. Jean Noël, « l'auteur devenu texte » (1995, p.96).

Ainsi, la psychocritique de Charles Mauron « prétend accroître notre intelligence des œuvres littéraires simplement en découvrant dans les textes, des faits et des réactions demeurés jusqu'ici inaperçus ou simplement perçus et dont la personnalité inconsciente de l'écrivain serait la source » (1962, p.13). Tout en reprenant à son compte la personnalité inconsciente de l'écrivain, P. N'da fait observer que toute œuvre littéraire naît de l'imagination, et le fantasme comme activité inconsciente fournit le matériau primitif de l'élaboration fantasmagorique littéraire (2016, *Initiation aux méthodes de recherche, aux méthodes critiques d'analyse des textes, et aux méthodes de rédaction*). Cette pensée, Freud l'avait exprimée de façon plus explicite :

Les rêves éveillés sont la matière première de la production poétique, car, à partir de ses rêves éveillés, le poète fait, par certaines transformations, déguisements et renoncements, les situations qu'il introduit dans ses nouvelles, romans et pièces de théâtre.

Freud (2013, p.96)

La thématique du mal dans la poésie d'Anaté est devenue envahissante, un leitmotiv pour le poète à conjurer par l'écriture et à épurer la racine du mal dans le cœur de l'homme où naît toute animosité. C'est « la porte ouverte » (2012, p.23) au dérèglement, à la folie mégalomane propice au chaos, à l'anomie, au désamour abdiquant aux valeurs et à la sensibilité humaine. Les deux recueils arborent la thématique du vivre-ensemble sous ces différentes facettes où le mal semble être la pire des choses à déshumaniser l'homme et le priver de l'amour, source de fécondation, de la chaleur portant le germe de la vie.

1.2 Le désamour

L'humanité s'est soustraite à la solidarité, à l'union gage du vivre-ensemble faisant place au déchirement, à la haine, à l'animalité, à la barbarie au visage humain. Ainsi l'homme pactise avec la nuit, prêchant l'amour, il chemine sur des chantiers tortueux. Le mal semble avoir raison sur la vie à telle enseigne que la poétesse en s'identifiant à l'humaine condition, sa mémoire résiste à l'amnésie de la douleur, de la mort infligée à son corps d'être humain :

Si tu savais comme je suis folle Maman
De refuser la mort que vous m'offrez en cadeau
Malgré mes luttes mes cris et supplications
Ma mémoire a enregistré des morts répétés
Mon corps est devenu certes une ombre

(2020, p.13)

Dans le cadre de notre corpus, la douleur et les multiples souffrances que l'homme imprime à l'humanité voire à lui-même, le dépossède de l'idéal du vivre-ensemble, laissant sourdre de son cœur, la vengeance, l'endurcissement, « la folie des hommes » (2020, p.25), entachant toute bonne action entreprise. Cette race de faux, brise « l'espoir de chaque instant » (2012, p.21), transformant l'oasis terrestre en un cachot, une poudrière en jouant avec la vie des autres où le mal se concilie à l'homme au regard duquel, la poétesse dévoile le tragique de la condition humaine :

Un cœur saigne une terre saigne sous le coup d'impitoyables épées Un cœur en deuil Une terre en deuil sous l'arbre d'impuissance d'un monde absurde qui s'établit en maître sur chaque nervure brindille graine de sable Rêve vain d'un village fantôme qui n'a pas de nom Et où l'homme peine à trouver sa place L'enfer c'est ici aux frontières de l'innommable La bête dévore insatiable la divine humanité Pourquoi le frère parlerait -il à la sœur Ils ne poursuivent guère le même but Pourquoi l'enfant parlerait-il à sa mère ou à son père Ils n'ont guère les mêmes valeurs Et pourquoi l'autre demanderait -il la permission pour vous dévorer alors que vous n'existez guère pour lui.

(2012, p. 45)

Le mal, la méchanceté dévore l'humanité et semble prendre le dessus sous l'incurie des hommes à sympathiser avec lui, refusant de s'ouvrir et de se laisser inonder par le soleil de l'amour où tout renaît « face aux horreurs insupportables de la bête insatiable dévorant la divine humanité » (2012, p.46)

Le progrès qui devait ennoblir l'homme, témoigne d'une déchéance où la face cachée de l'homme se découvre. Le mal est omniprésent dans le corpus ici présent, et l'écriture le problématise. Elle charrie l'expérience de l'homme devenu prédateur ne comprenant que la langue de l'argent, du pouvoir, de la réussite, prêt à tout sacrifier pourvu qu'il possède les attributs de la modernité tels que le stipule la poétesse : « Des zombies peuplent une terre asperme et sans parole gouvernée par des mort-nés qui baragouinent argent-réussite-pouvoir » (2012, p. 47)

La folie de l'homme l'envoûte, le pervertit. Il s'arc-boute au mal et prend le plaisir à s'autoflageler en s'attachant au mythe de la toute-puissance des artefacts auxquels il voue un acte de dévotion et de passion névrotique. C'est à ce penchant odieux ouvrant la porte de la damnation qu'évoquée la poétesse :

Plongée dans la tourmente mégalomaniaque
La folie du monde insomniaque
Folie des hommes inconscients
Aux cœurs vils et insoucians
Broie la petite voix de l'humanité
Qui refuse d'être condamnée

(2020, p.25)

L'homme se trouve désormais au cœur de sa propre dévitalisation. L'enracinement et la compromission deviennent le lot quotidien auquel son âme de damnée boit à la source de la déraison et de « l'autodestruction » (2020, p.25)

De la sorte, le mal, une thématique récurrente dans l'écriture poétique apparaît non pas comme une écriture apologétique de nuisance, mais dans une perspective de sublimation, au sens lacanien où il démontre la relation du mal avec la loi morale. Dans une telle écriture, la sublimation du mal est l'un des parchemins de la résilience, afin que le mal cohabite avec la poésie comme lieu de le vaincre, de surmonter le désespoir et de se nourrir de l'attente du mieux-être. Alors, la thématique du mal tente d'inhiber la douleur de la torture en se donnant de vivre autrement pour que la chaleur humaine suscite le dépassement de l'atrocité du moment tel que l'explicite l'éthologue B. Cyrulnik : « La résilience s'instaure lorsque la victime résiste sans oblitérer le traumatisme et va au-delà de l'horreur » (1999, p. 40). C'est pourquoi, I. V. Peteghem Rouffineau, se référant à l'étymon du mot résilience, explicite cette notion en partant du fait que la résilience se caractérise par la résistance au choc, caractère qu'il tient de son origine en métallurgie et qui lui confère une élasticité, une capacité à changer de forme pour ensuite retrouver son intégrité, son identité. (2006, p.4). La résilience instaure la capacité à la victime du mal, de transcender l'horreur pour s'ouvrir à la plénitude de la vie. La résilience n'occulte pas le mal, mais elle constitue un rempart contre la noirceur, voire la nocivité du mal telle que le confirme B. Cyrulnik, en ces termes, c'est « le ressort intime face aux coups de l'existence » (1999, p.40).

Le poète bien que dévoilant la nocivité du mal, arbore son langage poétique sur la forme antithétique, où l'amour et le mal forment bien une opposition frappante, représentative de la construction de l'ensemble des recueils dans le cadre de l'étude. L'étude lexicale, les jeux de langage, projettent une construction du texte poétique sur la forme du paradoxe entre : « l'amour / l'horreur » (2020, p.18) ; « prendre/demander » ; « petites filles/femmes » (2020, p.13) ; « des voyants /aveugles » (2020, p.42) ; « De nos abaissement /et relèvements » ; « De nos larmes /et rires » (2020, p.46) ; « Se perdre/ pour se retrouver » ; « D'une réalité /invisible » (2012, p.26) ; « D'une délicieuse /douleur » ; « Dans ce désert/où la vie prend source » ; « C'est le manque/dans l'abondance » ; « La solitude/dans l'union » (2012, p.28) ; « Où la paix se conjugue/avec le chaos » ; « La douleur/avec la douceur » ; « la souffrance/avec le bonheur » (2012, p.30). Toutes ces ambiguïtés montrent que la sauvegarde des valeurs humaines ne peut se réaliser sans effort. Le poète, en construisant son écriture sur une opposition sémantique, met en relief le constat du paradoxe humain, de la petitesse de l'homme comme de sa grandeur, de son amour comme un bouclier contre la laideur du monde. L'écriture poétique d'Anaté devient une sorte d'osmose où le mal fait renaître l'amour, « seul chemin du bonheur » (2020, p.18)

2. L'amour

L'amour que ce soit au sens *Agapè* ou *Eros* du terme, dans la poétique d'Anaté Kouméalo, donne de la saveur à la vie, favorise le vivre intensément, le vivre-ensemble, en irrigant le cœur des hommes à l'instar du soleil éclairant les ténèbres de la nuit où l'énergie vitale donne sens à la vie. Il transcende les miasmes, les putrides voire la folie des hommes n'étant rien d'autre que la limite de leur vacuité et de leur bestialité. L'homme se dévoie de l'amour, porte ouverte à la solidarité et se nourrit d'un cannibalisme en porte à faux avec les valeurs humaines.

2.1 La solidarité : du mot à l'interdépendance

La vie se rétrécit par toutes les vicissitudes qui la compriment dans un univers anémique. Le corpus illustre la folie des hommes devenue l'éteignoir de la flamme de l'humanité, laissant transparaitre un horizon glauque : « Gangrénant insidieusement l'humanité plongée dans l'univers sombre de l'enfer » (2020, p.17). Le désespoir et le mal de vivre deviennent le partage quotidien. C'est de cette absurdité, de cette désagrégation de la vie que la poétesse parle, lorsqu'elle déclare : « L'enfer, c'est ici aux frontières de l'innommable. La bête dévore insatiable la divine humanité » (2012, p.45). Cette folie éventre l'innocence de l'enfance, transforme le désir de vivre, en un goût amer faisant place à un univers ambigu, où inexorablement l'espoir est un mort-né. Face à un tel univers où le mal est éclectique et létal, la poétesse entonne l'hymne de l'amour, l'antidote de la prédation contre les valeurs humaines, le vivre-ensemble, où la vie se ressource dans la solidarité à visage humain. Elle constitue l'essence même de l'existence.

Les champs lexico-sémantiques de l'amour, de la solidarité, du cœur, de l'attente, du cheminement, du souffle, du don de soi, de l'espérance, de la paix, de la lumière, du sourire, très récurrent dans les deux recueils de l'auteur forme un réseau associatif qui circonscrit le thème de l'amour en corrélation avec la solidarité humaine dont les mots permettent d'observer comment s'opère cette mystique caractérisation qui redonne la chaleur fertile :

Pour que de l'hibernation vienne la germination
Un autre chemin d'éclosion et de la rédemption
Elle engrange des souvenirs résilients du futur
Sur le lit proactif du pardon de soi et de l'autre
(2020, p.16)

La solidarité unit et rassemble. Elle est le don de soi pour autrui. Elle va au-delà de l'intérêt du moment, de l'intérêt personnel pour opérer la rencontre des cœurs, le déraidissement, afin que la confiance renaisse et l'amour dont la manifestation s'opère par la solidarité transforme à la manière du poète : « Le cœur endurci qui fait l'éloge de la méconnaissance et piétine les roses de l'espérance et ne sait que semer la violence à s'ouvrir au seul chemin du bonheur qu'est l'amour, antidote de l'horreur » (2020, p.18)

La poétesse a la ferme conviction que l'homme, au-delà de l'immondice qui habite son cœur, la nature humaine est un infini don de bonté, il est capable du meilleur, de repousser hors des frontières de l'humaine condition, le fauve qui habite en lui, le dérèglement de nature, les mirages qui obstruent l'horizon, l'illusion d'un confort éphémère et solitaire, afin de parvenir à la félicité de l'amour qui guérit où la force d'aimer comme le déclare la poétesse donne sens à la vie :

Aimer
Pour apprendre à vivre
Pour savoir se décentrer
Pour s'ouvrir au monde
Pour rester simplement homme

(2012, p.41)

Ainsi, le sens du bonheur humain prend racine dans cet instant de la vie où le partage avec le plus nécessiteux, manifeste la relation d'amour, où l'accueil de l'inconnu illumine le regard du sourire de l'amour. Le réseau constant du mot « amour » envahit le texte poétique de l'étude révélant les affects dissimulés de la poétesse qui échappent à sa conscience claire. Pour preuve, les énoncés suivants célèbrent l'amour où murmure la voix de l'humanité :

Dans l'immensité de l'univers dans la vérité de l'humaine condition je lui parlerai de cœur à cœur
de la plus belle preuve du plus beau symbole d'éternité que je puisse lui offrir l'Amour et je
ferai de nous des fiancés éternels qui moissonnent à l'infini les trésors de la vie
(2012, p.19) ;

Le vrai héritage n'est ni l'or ni argent pour ta progéniture
Il est dans la graine des relations d'amour que tu plantes
Il est dans les fruits de l'arbre que chaque jour tu arroses
Un tel héritage de génération en génération ne s'épuise

Aucun marabout aucun vodou ne peut le détruire
Il est le rempart qui fait trembler le Mal
Ainsi ta bonté ne sera point mise à mal

(2020, p.22)

Dès lors, le fantasma, le rêve de la poétesse de vivre dans un univers où seul l'amour l'emporte sur toute détermination devient une hantise qui se projette dans son imaginaire poétique. La poésie devient source de libération d'affects, ce qu'atteste la psychocritique de Charles Mauron :

Les métaphores récurrentes d'un poète finissent par dessiner des lignes de force qui déterminent les idéaux profonds qui le hantent, les modèles qu'il se rêve. Rassemblées en faisceaux, ces tendances constituent ce que Charles Mauron, l'inventeur de la psychocritique appelait le mythe personnel du poète

J. Corti (1963, p.23)

L'écriture poétique de l'écrivain devient une sorte de castration du mal. Le mal synonyme de la mort, du néant est partout présent dans le texte. Pour vaincre cette angoisse de la contingence qu'est le mal, il faut émasculer le désir de briser la vie, émanant de la volonté de la puissance anale. Ce désir équivaut pour le poète la conquête du phallus du père mort afin de séduire la mère qui est aspiration à l'amour, à la vie.

On peut donc comprendre l'obsession de la poétesse qui dévoile une conscience douloureuse de la condition humaine fondée sur le paradoxe, mode par excellence de la construction de l'ensemble de ses poèmes s'enracinant dans la forme antithétique pour souligner le thème du doux mal, c'est-à-dire que l'amour n'exclut pas la souffrance.

Ainsi, la vie retrouve sens à partir de la solidarité entre la vie et la mort.

La solidarité humaine vient à bout du paradoxe humain. C'est lui qui donne à la vie, sa plénitude, son sourire et ouvre l'ancre de la mort afin que jaillisse la vie. Le poète privilégie la solidarité humaine comme une manifestation concrète de l'amour, de par sa représentativité dans la construction de l'ensemble du texte poétique, exprimant la thématique privilégiée de l'amour. Elle est ouverture à l'endroit de tout ce qui diffère de soi, en témoignent ces vers :

L'étranger n'est pas toujours l'inconnu
A repousser de peur qu'il ne vous tue
Il est comme l'odeur du pain tôt le matin
Il est le livre qui vous tombe sous la main
Et vous saisit pour une grande aventure
A vivre toujours sans préjugés ni fantasme
Comme un bel espace vierge à sillonner

(2020, p.35)

Ces points d'ancrages fournissent suivant la psychocritique, des informations sur la personnalité du créateur, voire la personnalité inconsciente de l'écrivain, selon l'inventeur de cette méthode :

La psychocritique prétend accroître notre intelligence des œuvres littéraires simplement en découvrant dans les textes des faits et des réactions demeurés jusqu'ici inaperçus ou simplement perçus et dont la personnalité inconsciente de l'écrivain serait la source »

(A. Mauron, 1962, p.13).

Justement allant dans cette même perspective, P. N'da relève que : « La démarche psychocritique consiste, pour l'essentiel, à révéler et à analyser, dans la totalité de l'œuvre d'un auteur donné, un foyer associatif ou un réseau d'images constantes, récurrentes, un ensemble ou système de métaphores obsédantes » (2016, p.50)

La poétesse rêve d'un monde où les hommes sont des frères et vivant en parfaite symbiose, se soutenant pour affronter l'existence qui est une donnée, imprimant sa marque de douleur et de souffrance à chacun. L'amour n'est donc pas synonyme d'absence de souffrances, mais que l'homme déjà martyrisé par son lot de souffrance ne se fabrique d'autres peines. Elle reste persuadée que l'homme est un être bon, sa nature le conditionne à la bonté. L'espoir de vaincre le mal accidentel par rapport à l'essence même de l'existence humaine, fondé sur la bienveillance, l'amour et la solidarité constitue, la source des affects de la poète, voire son rêve éveillé. Bien que son imaginaire poétique soit construit sur le rythme binaire de la forme antithétique soutenue par l'oxymoron : la mort et la vie qui souligne à la fois l'exclusion et la perméabilité des contraires dévoilent l'absurdité, l'ambiguïté de l'existence. La poétesse est obsédée par l'idée du triomphe de la vie sur la mort, du triomphe de l'amour, de la vérité sur le désamour et l'illusion de la suffisance qui transfigurent dans son écriture poétique. Ce sont donc ces rêves que la poétesse, de façon involontaire, fantasme dans sa construction poétique qui reviennent la hanter de part leur fréquence lexico-sémantique.

Si l'amour par la solidarité constitue la sève vivifiante qui renouvelle sans cesse la vie, la paix est un autre nom de l'amour qui harmonise la vie.

2.2 Gagner la paix

La paix, la solidarité sont les résonances de l'amour. La poétesse fait de la paix une variante de l'amour et une pierre angulaire pour le vivre-ensemble. Elle exhorte chacun à consentir à l'effort nécessaire, à vivre intensément dans la relation à deux, car de cette relation naîtra l'amour du vivre-ensemble :

Aujourd'hui
Voyageur qui a croisé ma route
ajoutant sa solitude et sa soif aux miennes
oubliant les absences de nos existences
nous cheminons comme deux affamés
vers une destination inconnue
et peu importe la longueur de la route
l'important est de marcher
cheminer
aimer

(2012, p.22)

La poétesse s'accroche à la paix qui doit être conquise de haute lutte, car l'amour dont elle parle n'est pas un escalier de marbre, mais un amour qui réclame un sacrifice, un don de soi, où l'on meurt pour renaître où « la vie devient fleuve immortel propageant une fraîcheur continuelle à la gloire de la divine humanité » (2020, p.45). Le lexique de la paix constitue l'ossature poétique de tous les textes du cadre de l'étude. Partant même des titres des poèmes comme « *Souffle court* » très évocateur, et littérairement, exprime l'élan d'exaltation, d'aspiration à la quiétude où l'effet d'un tel « Souffle » modifie les conditions thermodynamiques d'intranquillité d'alors pour revêtir l'espace donné, des ondes positives qui concourent à l'édification de la tolérance, de la paix, du vivre-ensemble. A la suite de ce titre de l'œuvre poétique, des titres des poèmes corolaires à la thématique de la paix, du vivre-ensemble, viennent refléter, motiver, le cadre d'énonciation de la paix. Ainsi sont construits les titres des poèmes comme : « Moisson sans fin » (2012, p. 19) ; « Monter très haut » (2012, p.20) ; « Un regard une main » (2012, p. 24) ; « Le souffle » (2012, p.27) ; p.28) ; (Je me donne tu te donnes) (2012, p.31) ; « Chacune de nos étreintes » (2012, p.34) ; « Au seuil du paradis » (2012, p.35) ; « Tomber dans l'amour » (2012, p. 37) ; « Aimer pour guérir » (2012, p. 41) ; « J'ai rêvé d'une résurrection » (2012, p. 45) ; « Le jour s'éteint le jour s'allume » (2012, p. 49) .Tous ces titres ont un dénominateur commun, celui de « l'anima » c'est-à-dire la vie. La poétesse célèbre la vie qui se fonde sur l'amour, la paix. Si tous ces titres ont trait non à la déchéance mais à la vie dans sa plénitude, la vie fleurit lorsque la sérénité, l'harmonie, la paix exhale et distille dans les cœurs des hommes, la nécessité vitale de la complémentarité, de l'interdépendance de l'humanité. La vie crée la chaleur de la coexistence, le partage, la solidarité, la concorde et toutes ces valeurs humaines, une fois centrifugées accouchent la paix. Kouméalo Anaté pose donc un regard d'espérance sur l'homme et sur le monde.

Tout compte fait, le recueil de poèmes « *Si tu savais* » reste invariant quant au réseau d'images que « *Souffle court* » met en branle. Construit sur la même structure et faisant appel à la même thématique, celle de la vie, les titres des poèmes de ce recueil s'énoncent comme suit : « Si tu savais » (2020, p. 13) ; « Ainsi va la vie » (2020 , p.17) ; « La vie n'est pas ... » (2020 , p.19) ; « Leçon de vie » (2020, p. 22) ; « Les portes ouvertes » (2020, p.23) ; « Les silences qui tuent » (2020, p. 29) ; « Je suis comme les autres » (2020 , p.31) ; « Ne t'endors jamais » (2020 , p. 32) ; « Défier les montagnes » (2020 , p. 33) ; « L'inconnu » (2020, p.35) ; « Un parfum de paix » (2020, p.37) ; « La paix » (2020, p.39) ; « Mes soifs et mes faims » (2020, p. 39) ; « Écrire son paradis » (2020, p. 40) ; « Le sourire » (2020, p.43) ; « L'autel de la vie » (2020, p.45) : « Le cycle de la vie » (2020, p. 46) ; « Etre sois même » (2020, p.47) ; « Parole fleurie » (2020, p. 50) ; « La tour cachée » (2020, p.51) ; « Brise légère » (2020, p.53).

Tous ces titres se recoupent et évoquent essentiellement la vie en abondance. Les schèmes thématiques convoquées par l'énonciation poétique se révèlent être ceux qui célèbrent la vie au détriment de la mort. Le poète jette sur le monde un regard d'espérance où l'amour défonce les cadenas des cœurs fermés, incite au pardon, à l'éradication de la rancœur, messianique à l'union au lieu de la division, à faire route

ensemble afin que unis par une fraternité, la voix de l'humanité qui murmure en chaque être humain entonne l'hymne de la paix qui est le chemin du vivre-ensemble. La paix dérive de l'amour, de l'agir qui sous-tend la primauté de la sacralité de la vie humaine, soubassement de toutes les valeurs qui concourent au bien-être matériel, spirituel et moral de l'homme.

Dans cet élan, la poète obnubilé par son obsession à la primauté de la vie sur toute considération, incite, voire infuse dans l'âme l'agir qui est perméable à une ferme adhésion à la paix et qui sert de levier au vivre-ensemble plus cohérent, en témoigne cette cantique qui susurre dans les cœurs et la pensée la brise légère du parfum de paix : (2020, p.53)

La paix
C'est le sourire de Dieu pour embellir la vie
C'est le regard de Dieu pour féconder la vie
C'est le précieux souffle divin qui vivifie
C'est la force du destin qui s'écrit
Sur le chemin irréversible du paradis
Des cœurs amoureux de l'homme et de la vie
(2020, p.38)

A la lumière de ces lignes, se décline le combat de l'auteur, celui d'apprendre aux hommes la « leçon de la vie » (2020, p. 21), de pousser l'homme à l'action pour que de son engagement naisse les pétales du sourire pour fleurir l'humanité asséchée par « les stérilités de la vie et des saisons mortes » (2020, p.16). C'est le secret de la vie, la vie en rose. La poétesse sème les germes de la paix afin que l'homme renaisse de toute pesanteur malsaine, induit de la culture et de la vision pacifiste, l'intérêt individuel subordonné à la primauté de l'intérêt général incarnant une cohésion du vouloir-vivre ensemble.

De ce fait, le fantasme jubilatoire d'Anaté apparaît dans ses poèmes comme le dit bien Ataféï Pewissi :

Le trait psychique qui sert à classer un comportement en lien avec ce qui est perçu comme devoir social ou responsabilité. Les trois éléments, culture, justice et responsabilité sont imbriqués et permettent aux humains de s'interroger sur la qualité de la vie qu'ils mènent. Si la culture est ce que l'être humain a développé et adopté, la justice devient le regard de cette culture sur l'agir, l'être et le vouloir qui valorisent le devoir social.

(2021, p. 35)

La poète médite alors sur les valeurs qui fondent la vie, le vivre-ensemble. Elle célèbre la vie malgré les pesanteurs matérielles qui ont étouffé les cœurs des humains, « le Souffle » est une hydre qui irradie l'esprit et le corps de l'homme « dans le triomphe d'un nouveau jour en fête » (2020, p.20) L'éloge que fait la poète de la vie, atteste que la vie ne meurt pas, elle renaît de ses cendres, de la mort. Elle ressuscite, elle résilie toute situation de compression pour redonner le souffle tel que le fait remarquer Anaté Kouméalo :

Vivre c'est continuer à avancer chaque jour
Même lorsqu'on perd son chemin
Vivre c'est apprendre à recommencer chaque jour
Lorsqu'on se trompe lorsqu'on a oublié de vivre

Avec des petits pas qui vous empêchent de mourir
Et vous maintiennent dans le mouvement
Du cycle de la vie

(2020, p. 46)

Si l'écriture poétique de l'écrivain s'incruste dans l'ondulation osmotique entre le mal et le bien, entre la vie et la mort, nul doute, il n'en demeure pas moins vrai que le poète établit la primauté de la vie sur la mort, du bien sur le mal. Elle éprouve de l'angoisse et du dédain à chaque instant que la mort écrase la vie. C'est pourquoi, elle suscite l'espoir sans cesse renouveler pour la vie, et le vivre-ensemble dans un partage solidaire permettant ainsi de découvrir son rêve éveillé, le motif de sa création poétique. L'analyse des textes poétiques du corpus, permet de découvrir l'attachement du poète à la vie. Pour elle, la vie est et demeure le seul paramètre qui résiste à toute corruption, c'est l'iceberg qui fonde son l'imaginaire créatrice. Sa poésie est tournée vers la vie. Elle célèbre la plénitude de la vie.

Conclusion

La poésie d'Anaté Kouméalo est un cantique qui invite à la vie au-delà du mal être. La soif de vivre l'emporte sur toute autre considération. Du terreau de la solidarité, de l'amour et de la paix, naît un nouvel homme au grand cœur. Ce renouvellement dont rêve la poète a insufflé l'amour dans les cœurs des hommes afin de bâtir le vivre-ensemble, garanti par le pardon, la rédemption et le rêve partagé de l'appartenance à une même famille, celle de l'humanité. La voix de l'humanité qui se heurte à l'attachement névrotique des mirages mondains ne cesse de tourmenter le poète qui semble, de part l'expérience de l'humaine condition, découvrir les prémisses du vivre-ensemble ancrés sur des valeurs humaines : la solidarité, l'amour, la paix. Toutes ces valeurs se muent « en mythe personnel » de l'écrivain au point de hanter sa vie. Une telle obsession est mise en relief par des fantasmes poétiques expérimentant le triomphe de l'amour sur la souffrance, échappant à la conscience claire de la poétesse, à la manière de Rimbaud qui atteste que « le moi qui vit n'est pas le moi qui crée » A. Rimbaud (1871, p.351), mais cette création le met au ban de la société où le poète chante la victoire de la vie sur la mort, la victoire du vivre-ensemble sur la division et la désunion, le savoir-vivre qui dynamise la vie.

Références bibliographiques

- Anaté Kouméalo, 2012, *Souffle court*, Éditions Graines de pensée, Lomé
- Anaté Kouméalo, 2020, *Si tu savais*, Éditions Séproh, Lomé
- Bellemin- Jean Noël, 1995, *Psychanalyse et littérature*, Édition Que suis-je ? No 1752, Paris,
- Cyrulnik Boris, 1999, *Un merveilleux malheur*, Éditions Odile Jacob, Paris
- Mauron Charles, (1899-1966) réédité en 1983, par Jose Corti, *Des métaphores obsédantes aux mythes personnel : introduction à la psychocritique*, France
- N'da Pierre, 2016, *Initiation aux méthodes de recherche, aux méthodes critiques d'analyse des textes, et aux méthodes de rédaction*, Éditions Connaissances et Savoirs, France.
- Pewissi Atfaï, 2021, *Mon projet de Paix en 100 maximes*, Éditions Awoudy, Lomé
- Rimbaud Arthur, 1871, *Lettres à Paul Demeny*, Éditions des cahiers libres
- Sigmund Freud, 2013, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, Presses Universitaires de France, réédité
- Van Peteghem-Rouffineau Isabelle, 2006, « Alice Walker ou l'écriture de la résilience », *Études littéraires*, volume 38, article en ligne : URI : [https : //id.erudit.org](https://id.erudit.org)